

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 157. — SAMEDI, 7 MAI 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT, À MONTREAL, LE 1ER MAI

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MAIL 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous par Léon Ledieu.—Les livres, par Mme Bourdon.—Les Canadiens des États-Unis.—Le déménagement.—La mode pratique.—Poésie : Le réveil, par M. J. A. Poisson.—Mœurs et coutumes des différents peuples.—Nouvelle-Zélande.—Choses et autres.—Les Echecs.—Récréations de la famille.

GRAVURES : Scène de déménagement, à Montréal, le 1er mai.—Surveillant le nid.—Gravure du feuilletou.—Sépultures étranges.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOTRE GALERIE

Nous continuerons la semaine prochaine la publication des portraits des membres de la législature de Québec.

Nos lecteurs nous pardonneront s'il nous arrive de l'interrompre encore. La faute n'en est pas à nous, mais bien aux députés eux-mêmes qui négligent de nous expédier leur photographie.

## PRIMES MENSUELLES

## TRENTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le trente-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'Avril), aura lieu SAMEDI, le 7 Mai, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



**AUTRE** jour, notre prote vint à moi et me dit, en me montrant le numéro du MONDE ILLUSTRÉ de la semaine dernière :

—Avez-vous remarqué ces chiffres ?

—156. Eh bien, quoi ?

—Comment, ce nombre ne vous dit rien ?

—Rien du tout.

—La semaine prochaine nous publierons notre cent cinquante-septième numéro, c'est-à-dire que nous...

—J'y suis ! nous commencerons notre quatrième année.

Et c'est parfaitement vrai, LE MONDE ILLUSTRÉ a aujourd'hui trois ans.

A-t-il bien employé son temps ? S'est-il rendu utile ? A-t-il fait son devoir ? Questions complexes auxquels nous ne pouvons que répondre ceci :

La circulation du MONDE ILLUSTRÉ n'a fait qu'augmenter depuis sa naissance, et si on admet

que cette augmentation est une preuve de réussite, il faut reconnaître qu'il a fait son devoir.

MM. Berthiaume & Sabourin ne chargent de remercier tous nos abonnés de l'encouragement qu'ils nous ont constamment prodigués, et je remplis cette mission avec le plus grand plaisir.

Des améliorations nouvelles auront lieu dans quelque temps, et je puis vous assurer que vous n'aurez pas à vous en plaindre.

Certaines personnes nous conseillaient, dès le début, de faire ceci, cela, et d'autres choses encore ; nous avons refusé, nous disant que suivre ce conseil serait nous exposer, comme l'ont fait déjà bien d'autres, à disparaître au bout de trois mois, après avoir mangé l'argent des abonnés.

Dieu merci, LE MONDE ILLUSTRÉ n'appartient pas à cette école.

Notre marche est sûre et nous savons où nous allons.

\*\*\* Je crains bien que l'aurore de la quatrième année d'existence du MONDE ILLUSTRÉ ne soit teinte de sang.

Là-bas, à l'est, l'horizon est bien rouge, et déjà un bruit de fer se fait entendre, triste avant-coureur du choc des armées.

Il y a quelques semaines, un journal anglais, le *Star*, je crois, publiait une entrevue qu'un de ses rédacteurs avait eue avec l'agent consulaire de France à Montréal, et nous disait que celui-ci, revenant d'Europe, ne voyait dans ces bruits de guerre que des manœuvres de gens de bourse.

Je veux bien croire que le *Star* s'est trompé, a mal compris ou mal rapporté, car cette réponse serait aussi malheureuse qu'in vraisemblable, et il faudrait être singulièrement léger ou aveugle pour ne pas voir que Bismarck veut la guerre à tout prix.

\*\*\* Lors des dernières élections, l'Alsace et la Lorraine ayant répondu aux avances et aux menaces du chancelier de fer, par un vote anti-allemand, Bismarck a attribué ce résultat aux manœuvres des Français, ne voulant pas admettre que depuis dix-sept ans rien n'était changé dans le cœur des Alsaciens, malgré l'invasion des Juifs au regard louche et aux mains crochues.

C'est alors qu'il fit arrêter ou plutôt enlever M. Schnaebeles, employé du gouvernement français sur la frontière allemande.

Il fut obligé de le remettre en liberté, et n'ayant pu jouer jusqu'au bout son rôle dans cette nouvelle fable du Loup et de l'Agneau, il a tourné sa rage contre la France et a fait répandre par ses reptiles les bruits les plus idiots.

Voici comment s'expriment les esclaves de Bismarck :

Dans les cercles officiels, on prétend que l'Allemagne a parfaitement raison d'exiger du gouvernement français qu'il empêche ses fonctionnaires d'intriguer en Alsace-Lorraine.

On dit que Bismarck va faire à la France des représentations énergiques, déclarant qu'après les intentions qu'il a manifestées à la suite de l'arrestation de Schnaebeles, le gouvernement français doit cesser d'enfreindre le code international, en ordonnant à ses fonctionnaires de s'abstenir de fomenter des troubles en Alsace-Lorraine.

Si la réponse du gouvernement français n'est pas satisfaisante, on croit que l'incident Schnaebeles aura les conséquences les plus sérieuses.

Bientôt cela ne suffit plus et bien vite on parle carrément de la guerre comme d'une éventualité des plus proches.

Les partisans de la guerre disent qu'en supposant que Bismarck ait l'intention de résoudre la question aujourd'hui, il a donné au département de la guerre en France, en retardant le conflit, le temps pendant les quatre derniers mois, de se réorganiser et de fortifier, sur une grande échelle, sa ligne de défense sur la frontière.

D'un autre côté, il faut remarquer qu'il y a quatre mois, le sentiment populaire n'était pas en faveur de la guerre, tandis qu'aujourd'hui Bismarck aura l'appui de la majorité si la guerre devient nécessaire.

La semaine dernière, le général Walderssee, accompagné de son état-major, a fait l'inspection des fortifications sur la frontière, au nord de Metz.

Mais voici qui est plus fort :

Le *Kreutz Zeitung* dit que l'excitation qui se manifeste par tout le pays doit engager le gouvernement à exiger de la France des garanties qu'à l'avenir l'Allemagne sera à l'abri d'un système d'espionnage autorisé par le gouvernement français.

Des Allemands accuser les autres d'espionnage ! un comble !!

*Léon Ledieu*

## LES LIVRES

**D**E nos jours, la jeunesse, la candeur, l'innocence sont exposées à de redoutables périls. Le mal pullule ; la contagion abonde ; mauvais discours, mauvais livres, se multiplient avec la fécondité que l'on voit à certaines races d'animaux malfaisants. Autrefois, les mauvais livres étaient rares, et surtout ils ne circulaient pas avec audace ; on les passait sous le manteau ; ils ne se montraient pas sans vergogne aux étalages des libraires et sur les tables des maisons respectables, où un fils, un neveu, imprudents à l'excès, les laissent traîner. La jeune fille les voit et les entr'ouvre, la jeune femme les parcourt : que voulez-vous ? c'est le succès du jour ; telle de ces élucubrations mal famées en est à sa soixante-quatrième édition. Il est difficile de résister à l'attrait de curiosité qu'une telle vogue peut inspirer. On aime à voir le triomphateur lorsqu'il passe, ce triomphateur fut-il un Masaniello sorti de la poussière napolitaine.

Et pourtant, quel danger que ces livres, si effrontément offerts aux regards purs des jeunes filles et des jeunes femmes ! quelle coupable insouciance que de les introduire dans une maison honnête, sous prétexte qu'ils sont une œuvre de talent, que tout le monde les lit, et qu'il faut enfin ne pas ignorer ce que tout le monde connaît ! O tout le monde ! quelle responsabilité vous assumez ; ô pères, ô frères, oncles et neveux ! Que vous êtes donc aveugles et ignorants ! et vous, mères, que vous êtes imprudentes, si vous n'éloignez la coupe empoisonnée des innocentes lèvres qui voudraient y boire !

Depuis quatre-vingts ans, les romans, car c'est d'eux qu'il s'agit, ont bien changé de nature. Pendant le premier quart de ce siècle, les œuvres d'imagination, signées par Mme de Staël, Mme Cottin, Mme de Souza, constituaient l'analyse de sentiments très passionnés, mais aussi très purs, et presque toujours le devoir et la vertu en lutte avec l'amour, l'emportaient et demeuraient maîtres du terrain. Ces romans-là avaient le tort d'exalter les cervelles féminines et de donner trop d'importance à un sentiment passager. Vint la période romantique : la vertu n'est plus en honneur, les passions, représentées avec une fougue sauvage, l'emportent toujours ; c'est la lutte des bons et des mauvais anges, et Belzébuth et Astoroth sont victorieux sur toute la ligne. Ceci dura une quinzaine d'années, et certes, cette littérature-là a bien des crimes sur la conscience. On se fatigue de la peinture des passions, on décrit les vices, une littérature malsaine est née, et plonge le scalpel dans de hideuses blessures ; on appelle cela *réalisme*, pourtant on garde encore un peu de formes ; mais, en dépit de ces ménagements, cette littérature d'il y a dix ou vingt ans a fait bien du mal. Elle a maintenant donné naissance à un genre que ses auteurs appellent le *naturalisme* : ils seraient fort en peine d'expliquer ce nom, car de tout temps, depuis les romans grecs, *Théagène et Chariclée*, jusqu'à nos jours, on a voulu, dans les créations romanesques, peindre la *nature* ; seulement les uns l'ont vue belle, supérieure, élevée, capable des plus généreuses passions ; les autres se plaisent à la voir basse, avilie, affreuse. Tout dépend et du point de vue et des yeux qui observent. Vous le savez, il y a des gens qui voient tout bleu ou vert ; cela s'appelle le *daltonisme* ; il existe, paraît-il, un daltonisme moral qui fait voir tout en laid ; c'est là le caractère propre (ou mal-propre) de la littérature naturaliste. Elle s'attache à la peinture du vice, à la laideur morale, aux

maladies hideuses du corps et de l'âme; elle emprunte, de préférence, ses sujets aux classes tout à fait inférieures, et, là encore, elle choisit, parmi les individus les plus bas, les plus vicieux, les plus méprisables. On pourrait prendre chez les ouvriers de beaux types, admirables d'honneur et de vertu, on préfère les ivrognes, les voleurs et les meurtriers, et on analyse à plaisir la vie et les actes de ces horribles brutes.

Voilà donc les livres qui arrivent à un succès peu flatteur pour la société contemporaine, et voilà les livres sur lesquels une femme, jeune ou même très vieille, ne doit jamais jeter les yeux; voilà les livres qu'une mère doit, à tout prix, bannir de sa maison, que leur présence souillerait. Les lire serait une bien grande faute; on courrait risque de salir sa pensée et de laisser glisser la corruption dans son âme. Le cœur d'une jeune fille...

.... Est un vase profond;  
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,  
La mer y passerait sans laver la souillure,  
Car l'abîme est immense et la tâche est au fond!

Il faut bien ignorer la vie pour oser nier le mal que fait un mauvais livre, et qu'est-ce, s'il renferme les vulgarités, les indécentes, l'adjection enfin, familières aux êtres les plus dégradés?

Voilà, dira-t-on, un avertissement inutile: dans quelles familles ces livres-là recevront-ils jamais droit d'entrée? Hélas! leur vogue a été le permis de circulation, la carte d'introduction sous bien des toits honorés; les jeunes gens les ont apportés, les pères les ont lus, on ne les a pas mis sous clef; le péril existe, et quel péril, celui de laisser en contact ce qu'il y a de plus pur au monde avec ce qu'il y a de plus vil, rien que cela!

Veillez donc; vous ne souffrez pas de poisons dans votre cuisine, ne souffrez pas dans votre bibliothèque de pareils livres.

Mme BOURDON.

#### LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



M. ANTOINE LANGIE

COMME nous pouvons le constater par le précieux "Dictionnaire généalogique" de M. l'abbé Tanguay, M. Antoine Langie est descendant d'une famille noble, connu en France, sous le nom de "Maison neuve de Langy."

Si le brave descendant de cette famille qui fait l'objet de cette biographie, a abandonné la particule nobiliaire qui ornait son nom, il n'est pas moins resté noble dans ses sentiments, ses qualités et sa conduite honorable. Bien que résidant aux États-Unis, depuis près d'un demi-siècle, il a conservé sa langue et sa foi intactes. Améranime et généreuse, il a aidé un grand nombre de ses compatriotes qui se sont trouvés dans le malheur et la détresse. Doué d'une forte constitution, laborieux, d'un caractère énergique, franc, loyale et sincère, il a su s'acquiescer une honnête aisance, dans la magnifique ville de Rochester, N. Y., surnommée à bon droit "la ville des fleurs et des jardins," où il passe aujourd'hui une heureuse vieillesse, au milieu de sa nombreuse famille.

M. Langie est né à Champlain, P. Q., le 4 avril 1814, et quelques années plus tard, sa famille

vint à Trois-Rivières, où il apprit le métier de menuisier et charpentier. Après avoir fait des travaux assez importants dans les églises de Belœil, St-Aimé, Sorel, etc., il laissa, en 1839, le Canada, qui était alors si agité par les troubles politiques, et où nos compatriotes venaient de payer de leur sang quelques bribes de liberté que l'Angleterre leur avait jusqu'alors si injustement refusées. C'est à cette époque que M. Langie vint tenter fortune aux États-Unis.

Ici, sous un ciel plus serein et plus doux, il pouvait respirer à l'aise l'air de la liberté. Il passa quelques mois à Rochester, puis se dirigea vers l'Ouest, jusqu'aux Illinois où il séjourna durant l'hiver de 1839-40.

Chicago n'était alors qu'un petit village pauvre et malsain. M. Langie y vit avec peine, de pauvres compatriotes réduits à la plus affreuse misère, vêtus de haillons, forcés de reprendre à pieds le chemin du pays natal, pour ne pas mourir de faim. Aussi, à l'ouverture de la navigation il se hâta de retourner à Rochester, où il a toujours depuis résidé, et où il épousa, le 5 février 1842, Dlle Julie Boucher, native de la Pointe-du-Lac.

C'était alors le commencement de l'ère des voies ferrées. Habile ouvrier, il fut employé pendant plus de 18 ans à surveiller (Road-master) successivement les chemins de fer de Syracuse à Buffalo, et de Rochester à Avon, et était reconnu comme l'un des plus fidèles serviteurs de ces compagnies.

En 1878, il entra dans le commerce de charbon et y fit d'excellentes affaires. En 1881, il laissa son commerce entre les mains de l'un de ses fils, Louis, jeune homme distingué, et se retira pour vivre de ses revenus.

Catholique sincère et dévoué, il a été l'un des pionniers de l'église Canadienne de Rochester et contribua largement à sa fondation, en 1848. Il fut aussi l'un des syndics pendant nombre d'années.

Il eut de son mariage 9 enfants, dont 8 sont vivants et font la joie et le bonheur des auteurs de leurs jours.

#### SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT

(Voir gravure)

**P**OURQUOI choisit-on, ou plutôt a-t-on choisi le premier mai pour déménager? Chacun sort de sa maison avec ses dieux laïques, ses chaudrons et ses meubles, et se promène dans les rues pendant quelques heures, pour ensuite s'installer dans la maison de quelqu'infortuné qui en fait autant. Que la passion de changer pour changer se satisfasse, soit: si elle est insensée, elle est inoffensive; mais pourquoi faire tout cela le trente avril ou le premier mai? Probablement parce qu'il pleut presque invariablement à cette époque-là.

Un individu attend que vous sortiez pour entrer—un autre éperonne celui-là de pareille façon, et la chaîne de malheureux qui changent de domicile se compose peut-être de sept à huit cents personnes qui ne pourront bouger si vous ne partez. C'est plus fort que le destin. C'est la vague qui pousse sa voisine et dont l'ondulation s'étend d'une rive à l'autre.

En somme, le déménagement est une folie, une nécessité, un plaisir, un malheur sans parallèle.

#### LA MODE PRATIQUE

##### NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES

*Les accessoires.*—Jamais on n'a imaginé pareille variété de ruches et garnitures pour le cou. Toutes les couleurs, tous les genres, tous les tissus son employés. Mon sentiment personnelle est qu'un simple biais ou liséré clair, soit en crêpon, soit en soie, est la chose la plus seyante. Les perles sont tombées dans l'ordinaire. Les personnes qui ont conservé l'habitude des balayouses (luxu bien superflu les trois quarts du temps) pourront s'en faire avec leurs restes de soieries claires, en volant découpé. C'est solide et donne un élégant frou-frou.

Les jupes, généralement amples, sont garnies de trois ressorts derrière, de façon qu'un petit cousin de crin suffise pour compléter le tournure. C'est la manière la plus agréable et la moins couteuse de se juponner.

On met aux corsets deux grosses agrafes sur les hanches et une devant, sous lesquelles on attache les vêtements, afin de dégager la taille.

Les manches à poignets ramènent la mode des gants à boutons.

On fait beaucoup de tabliers pour jeunes filles et jeunes femmes. Ils sont petits, très coquets, avec bretelles et poches, soit en cotonnades, en foulards, ornés de dentelles, de broderies, ou festonnés en couleur.

Les personnes à qui le jersey ne plaît pas peuvent le remplacer par des corsages-blouses, à gros plis ou à empiècements aux fronces. Manches aisées. Encore là, tous les tissus peuvent servir: lainages, surahs, satinettes, etc., etc.

Un très petit empiècement, grand comme la main, et une façon de ceinture même style retiennent les bouffants au col et à la taille,—un peu à la manière bretonne,—surtout dans les robes de chambre.

La lingerie de couleur a de la vogue. Les chemises de jour et de nuit, les mouchoirs, en linon avec pois, fleurettes, ou petits riens du même genre, garnis de valenciennes imitées sont le caprice du moment.

On portera beaucoup de crêpe en toutes nuances, soit en ornements de chapeaux, doublures de passes, chemisettes aux corsages, etc., etc.

L'écossois traditionnel, aux grands carreaux, prend beaucoup, pour les enfants. En conséquence, on voit apparaître aussi la toque à fronces, genre *Highlander*.—A signaler aussi la casquette dite *yachting*, qui est tout simplement l'ancienne forme délaissée et reprise aujourd'hui.

COUSINE JEANNE.



#### LE RÉVEIL

L'aube luit. La forge s'allume,  
Et s'emplit d'un fauve reflet,  
J'entends déjà chanter l'enclume  
Et ronfler le puissant soufflet.

Surpris que le bruit de la forge  
L'éveille, à la riposte ardent,  
Le coq jaloux, à pleine gorge,  
Lance son cri rauque et strident.

De toutes les fermes voisines  
A ce chant plus d'un chant répond.  
L'écho matinal des collines  
Le répète au ravin profond.

Alors le paysan s'éveille,  
Bénissant Dieu de son repos.  
Bientôt arrive à mon oreille  
Le bêlement sourd des troupeaux.

L'Orient déjà se colore  
D'une teinte aux molles couleurs,  
Et les feux de la blanche aurore  
Font fuir l'aube aux pâles lueurs.

L'angelus plus tardif appelle  
Le labourer à ses moissons,  
Le prêtre a son humble chapelle,  
L'abeille aux fleurs des verts buissons.

Puis lorsque le soleil sans voiles,  
Émerge au bord de l'horizon,  
Éteignant toutes les étoiles  
Pour les semer sur le gazon.

De sa voix claire et monotone,  
De nos bois orgueilleux chanteur,  
Le rossignol gaie ment entonne  
Une hymne au divin Créateur.

La brume lentement s'effrange  
Sur la crête des verts coteaux,  
Du sol une buée étrange  
Lèche les vallons, les plateaux.

L'homme est au champ, l'oiseau babille,  
L'abeille aux fleurs prend son butin,  
Moi seul, indolent, je gaspille  
Les belles heures du matin.

Les nobles champs de la pensée  
N'ont-ils pas aussi leurs sillons?  
D'inutiles rêves bercée,  
Alerte, muse, et travaillons!

Car toutes ces voix que j'écoute  
Semblent dire en un vaste accord:  
Oh! réveillons coûte que coûte  
Le paresseux qui dort encore!

M. J. A. POISSON.

Un affreux sceptique dit que tous les maris ont deux époques où la femme est réellement un ange à leurs yeux: un mois avant le mariage et un après l'enterrement de l'épouse.



SURVEILLANT LE NID

MŒURS ET COUTUMES DES DIFFÉRENTS PEUPLES

## SEPULTURES ÉTRANGES

N'en tends parler ici ni des pyramides ni de la fosse commune, ni des bûchers du Manmenka Ghât et autres appareils de crémation et non de sépulture. Depuis la plus haute antiquité jusqu'aux temps modernes les plus bas, il a été d'usage d'élever des monuments aux morts de haut parage et d'enterrer ou d'incinérer les autres avec le moins de cérémonie, et surtout le moins de frais possible. Il y a, du reste, à cette manière de faire, une haute raison économique sur laquelle il serait bien inutile de s'entendre. C'est donc des sépultures un peu... en dehors de celles que les découvertes récentes des voyageurs nous ont révélées, que nous nous occuperons principalement.

Un mot, toutefois, de quelques usages de l'antiquité depuis longtemps connus, mais peut-être oubliés.

Les anciens Égyptiens commençaient par embaumer leurs morts. Mais tout embaumés qu'ils fussent, ceux-ci n'étaient admis au champ de repos qu'après en avoir été reconnus dignes par un juge spécial, sur l'impartialité duquel nous ne saurions rien dire ne sachant rien. En principe, et c'est tout ce qu'il importe de savoir, les honnêtes gens seuls recevaient les honneurs de la sépulture; les autres, on s'en débarrassait comme on pouvait, et il s'en suit que des explorateurs ont découvert un peu partout des momies égyptiennes très dignes d'intérêt, malgré l'indignité des personnages qui en ont fourni la matière première, ce qui ne laissa pas que de les égarer assez sérieusement d'abord.

Les morts des classes ou tribus inférieures étaient, chez les Hébreux, enterrés purement et simplement. Les personnages de marque y étaient, au contraire, embaumés et momifiés comme en Égypte; après quoi, on les déposait dans des sépulcres qui n'étaient autre que de petits caveaux creusés dans les rochers.

Au Brésil, les Indiens Cariscos, Cabucos et Tahinambars, qui habitent le sud de la province de Pernambuco, avaient aussi une méthode non d'embaumement, mais de momification fort ingénieuse et d'une simplicité admirable: ils exposaient leurs morts à l'action de la fumée jusqu'à ce qu'ils fussent desséchés et réduits à leur plus simple expression. Il y a une douzaine d'années, un voyageur français parvenait à se procurer une tête de jeune fille ainsi traitée, pourvue d'une abondante chevelure noire, ornée de plumes de toucan, de couleurs variées, qu'on eût pu croire plantées directement sur le crâne, tant la réduction était poussée loin. Le voyageur fit présent de cette tête au directeur du Jardin d'acclimatation de Paris.

Les momies américaines ne sont pas rares, d'ailleurs; les Peaux-Rouges ont, en outre, des sépultures qui méritent d'arrêter l'attention. Telles sont celles des Indiens de la cordillère des Andes péruviennes, visitées par M. Ch. Wiener, en 1877.

Chargé d'une mission archéologique à travers l'ancien empire des Incas, M. Wiener cheminait

sur une antique chaussée, qu'il nous représente comme parfaitement conservée par endroits, entre Taparaco et Colpa. "A notre droite et à notre gauche, dit-il, s'élevaient d'énormes masses de roches, tantôt noires, tantôt grises, parfois jaunâtres. Dans les pans schisteux de la cordillère, nous vîmes des grottes qui servaient généralement à loger les morts. Si les sables mouvants de la côte effacent la trace des nécropoles indiennes et les mettent ainsi à l'abri de toute violation, ces grottes, souvent à trois ou six cents pieds au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord du haut plateau, sont également protégées contre toute attaque.

"Comment a-t-on pu transporter là des morts? Comment l'Indien a-t-il pu arriver à cette hauteur, sur ce mur de pierre presque vertical? Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funérailles, descendaient sur une couche inclinée des schistes, en ayant soin de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel

tés sur le plateau tenaient les extrémités libres, il se fit descendre dans l'abîme. "Or, dit-il, un voyage vertical de trois cents pieds, fait en ces conditions, est extraordinairement long. Cependant j'arrivai à la hauteur de la tombe, fermée en partie au moyen de dalles schisteuses amoncelées à l'entrée; j'y découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accroupie. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu; mais le seigneur *gentile* était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras, et le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent.

"Je me défendais, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche, et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Les Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se doutaient pas de quel fardeau je m'étais chargé. Au moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa le bord, la frayeur idiote de ces gens leur fit faire un mouvement nerveux.—Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde. Affaire d'une seconde. Ce qui se passa dans un cerveau humain, en un pareil instant, est indescriptible. Je n'étais pas, en tout, descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment effrayant de l'homme dans le vide. Mes mains crispées par la frayeur avaient lâché la momie, et pendant que, blême et couvert de sueur froide, j'escaladai le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, rebondissant de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme.

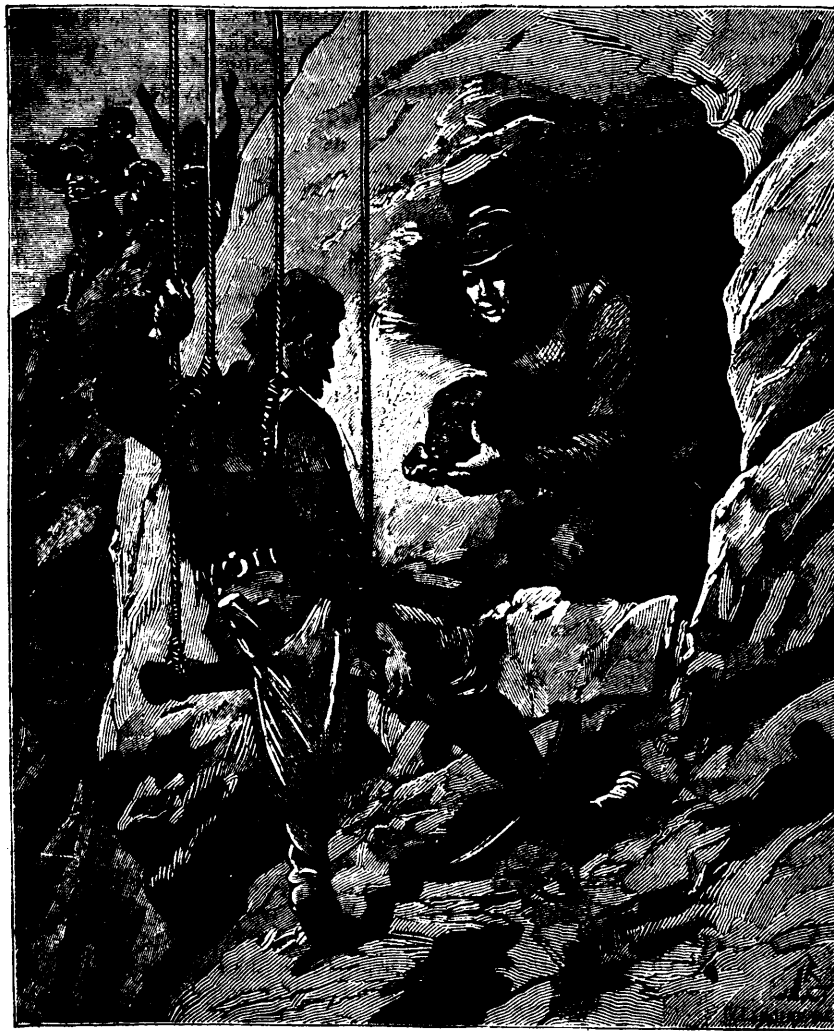
"Même un homme ayant le caractère mieux fait que le mien, ajoute M. Wiener, comprendra le bel éclat de colère dont j'accablai mes coupables Indiens. Ces malheureux me déclarèrent que les *gentiles*, dérangés dans leurs sépulcres, ont l'habitude d'embrasser les Indiens, qui périssent infailliblement sous le souffle mortel de ce baiser.—L'un d'eux me dit que son père, ayant touché à une momie, un os lui en était entré dans les chairs et y avait occasionné une inflammation suivie de mort.—L'autre m'assura qu'au moment où la tête de la momie avait dépassé le bord du précipice, elle avait ouvert la bouche; si elle n'était heureusement tombée dans l'abîme, elle leur aurait lancé une malédiction irrémédiable..."

Toutes ces superstitions, au fond, naissent d'un sentiment respectable, et avec l'insensibilité caractéristique que du sa-

vant ou de l'explorateur, M. Wiener n'a pas même l'air de se douter qu'aux yeux des Indiens *Gentiles*, il venait de se rendre coupable d'une belle et bonne violation de sépulture, crime impardonnable, pourtant, de ce côté-ci de la civilisation.

La relation de l'éminent voyageur français, si heureusement échappé aux terribles conséquences de l'émotion que sa visite à la grotte funéraire avait causée aux Indiens, nous apprend donc que les populations du Pérou procédaient, pour la sépulture de leurs morts, à peu près comme les Hébreux. C'est un curieux rapprochement, on en conviendra, et ce n'est pas le seul que nous puissions faire, si le cœur nous en dit.

Les Gaulois brûlaient leurs morts. Mais il n'en était pas de même des Francs, ce qu'on a longtemps ignoré, et ce que nous a appris la découverte, en 1653, du tombeau du roi Chilpéric.



M. Ch. Wiener explorant une grotte funéraire au Pérou.—(Page 5, col. 3.)

ils étaient venus. Ils déposaient le mort dans une grotte naturelle où dans une caverne qu'ils creusaient. Continuant alors leur descente périlleuse, toujours brisant derrière eux la roche qui les avait portés, ils arrivaient dans la vallée, et derrière eux le mort restait dans sa demeure inaccessible."

Cette supposition est assez raisonnable, mais il n'était pas possible de la vérifier. Notre voyageur ne le tenta même point. Le désir qui le prit fut d'explorer quelqu'une de ces grottes funéraires, en dépit des difficultés. Il mit pied à terre, confia les montures aux soins d'un de ses Indiens et emmenant les autres, arriva, par un détour, au plateau supérieur de la montagne. Après s'être assuré du point du plateau au-dessous duquel s'ouvrait une des grottes qu'il désirait explorer, il se prépara à la descente.

Assis sur une traverse de bois attachée solidement à deux cordes de cuir dont les Indiens res-

En 1834, 1846, 1848 et plus tard à diverses époques, il a été découvert, en outre, tant en Angleterre qu'en Allemagne, des cercueils en bois datant pour le moins des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, et d'une forme souvent fort originale. En 1846, notamment, on trouva au mont Lupfen, en Saxe, de ces cercueils auxquels on a donné depuis le nom caractéristique de *Tot-Ten-Baume* (arbres-cercueils, ou mieux arbres à mort). C'étaient en effet des troncs entiers de chêne ou de poirier, divisés exactement dans le sens de leur axe, évidés à l'intérieur pour recevoir le cadavre, puis les deux parties rapprochées de manière à renfermer celui-ci en reprenant leur figure primitive d'un tronc naturel dont on se serait borné à enlever l'écorce. Le travail était grossier, et vraisemblablement exécuté à coups de hache.

On trouvait en même temps et dans le même lieu des cercueils faits de planches et d'un travail plus soigné, mais tenons-nous-en aux *Tottenbaume*, car ceux-là seulement nous offrent un intérêt véritable; et il est heureux que la terre spéciale dans laquelle ils étaient enfouis, et dont nous ignorons la composition chimique par exemple, nous les ait conservés, du moins ceux en chêne, les autres étant à peu près complètement pourris.

Or, nous parlions tout à l'heure du curieux rapprochement; eh bien! en voici une nouvelle occasion. Il paraît, d'après le récit d'un missionnaire anglais, que les indigènes de l'archipel de la Reine-Charlotte, dans l'Amérique du Nord, connus sous le nom d'Indiens Haidad, font usage, eux aussi, de *Tottenbaume*! Ces Indiens, lorsque la mort est entrée chez eux, commencent par abattre un arbre; ils le creusent, pas de la même manière, j'en conviens, mais l'analogie n'en est pas moins frappante; ils y fourrent ensuite le défunt, referment le tronc d'arbre ainsi lesté et le plantent tout droit devant leur porte, en prenant soin que celui qui l'habite se trouve placé à environ 3 mètres au-dessus du sol. Pour renfermer la dépouille d'un personnage considérable, d'un chef, on fait choix des plus beaux et des plus grands arbres, dont le tronc est ensuite orné de sculptures; puis on le plante dans la porte même de la hutte du défunt, de manière qu'une partie du cercueil fasse saillie à l'intérieur.

Ici, nous nous écartons de plus en plus de l'arbre-cercueil des Francs, des Germains et des Saxons; car non seulement celui des Haidad n'est pas enterré, mais il se dresse souvent jusqu'à 20 mètres de hauteur, et il en est, paraît-il, qui renferment des familles entières.

Le missionnaire en question représenta à ces Indiens que leur mode de sépulture était contraire aux notions les plus élémentaires de l'hygiène; il chercha à les persuader d'abandonner une coutume aussi malsaine, et croit avoir réussi; mais il s'abuse probablement.

J. B.

## NOUVELLE ZÉLANDE

### MISSION DES MAORIS

Il s'opère de nos jours, dans ces peuplades, dit *Les Missions Catholiques*, un ébranlement du côté de la religion catholique vraiment extraordinaire et des plus consolants. Le fait merveilleux que nous allons rapporter en donnera l'idée et sera lu avec une grande édification. C'est le R. P. Cognet, de la Société de Marie, qui le raconte comme il suit, après en avoir été l'heureux témoin.

Il écrit au R. P. Chastel, Supérieur de l'institution Saint-Joseph de Montluçon, où il enseignait quand il obtint de partir pour les missions d'Océanie.

#### LETTRE DU R. P. COGNET, MARISTE

J'ai reçu avec joie les lettres qui me rappelaient, d'une manière si affectueuse, et la sollicitude toute paternelle qui m'avait entouré pendant mon séjour sous le toit de *Saint-Joseph*, et les nombreux amis que j'y avais laissés. Oui, il fait bon, à six mille lieues de sa patrie, isolé et perdu au milieu des bois, de se sentir soutenu par les liens si doux de la famille religieuse, et encouragé par le spectacle des vertus de ses frères bien aimés. Quand, monté sur mon vigoureux cheval, je parcourais les bois et les prairies d'Otaki, bien des fois mon cœur, plus

encore que ma mémoire, se plaisait à répéter les noms des confrères que j'ai connus; et alors ma solitude se peuplait de souvenirs si doux, que j'oubliais ma situation présente pour ne songer qu'au passé.

Mais, si le passé est pour moi une source de jouissances, que dirai-je du présent? Oh! si je pouvais traduire par une parole le sentiment qui remplit mon cœur à cette heure, je crierais à tous ceux qui cherchent, dans la générosité de leurs âmes, la voie qui doit les conduire à l'apostolat: "Venez, et vous goûterez combien est vraie la promesse de Jésus à ceux qui ont tout quitté pour son amour." Il faut avoir vu des tribus entières se remuer, s'éveiller enfin au soleil de la foi, pour connaître ces tressaillements, ces allégresses du cœur, dont nous parlent les récits de nos premiers missionnaires. C'est là justement le spectacle auquel je viens d'assister en compagnie de notre vénéré P. Supérieur, le R. P. Soulas.

Au cours de mes voyages dans le district d'Otaki, j'avais rencontré un de ces Maoris extraordinaires que leurs compatriotes appellent "Prophètes" et qui, le plus souvent, sont des simples sorciers, adonnés à toutes les pratiques de la magie noire. Celui-ci, qui porte le nom de *Raumati*, m'avait fait un singulier effet. La connaissance profonde qu'il avait des doctrines catholiques, le zèle et l'ardeur avec lesquels il les propageait, les prédictions, toutes fort vraisemblables, et aussi deux ou trois prophéties très retentissantes qu'il avait faites au sujet des développements de l'Eglise catholique dans les îles du sud, nous mettaient dans un grand embarras à son égard.

Il eût été maladroit, même peut-être injuste, de le combattre directement: cet étrange personnage était-il sûrement l'organe du démon? ne pouvait-il pas être, avec plus ou moins de conscience ou même à son insu, comme Balaam, l'instrument de la Divine Providence? A consulter ses paroles, sa conduite, son attitude ordinairement respectueuse envers nous, il y avait à conclure pour l'une et l'autre de ces hypothèses, plus cependant en faveur de la seconde. Ce qui nous inquiétait surtout, c'était la prétention qu'il affirmait de guérir certaines maladies par des moyens qui nous paraissaient superstitieux; malgré cela, nous étions dans une cruelle anxiété. Le bon Dieu vient de déchirer les nuages, et aujourd'hui nous commençons à voir un soleil brillant derrière ces épais brouillards.

Dans le courant du mois d'août, *Raumati* adressa à notre R. P. Supérieur une invitation à venir le trouver à *Whennakura*, au milieu de sa tribu. Il avait des propositions à lui faire. Nous nous consultâmes, nous fîmes appel à toutes nos connaissances théologiques, et surtout nous demandâmes d'abondantes prières. Finalement, le R. P. Supérieur se décida à accepter son invitation; et le 15 octobre, accompagné d'un jeune cathéchiste, nous descendions ensemble notre belle rivière sous la protection de sainte Thérèse. Nous pensions aller à un des plus rudes combats que notre mission eût eu jamais à soutenir. Nos craintes furent bientôt dissipées, et nos espérances dépassées. Dans ces émotions nous gagnâmes *Whennakura*.

\* \* \*

Arrivés en gare, nous trouvâmes presque aussitôt notre honorable *Raumati* qui venait à notre rencontre et qui nous fit les honneurs de son village. Les usages maoris exigent qu'à l'arrivée des étrangers de distinction, on fasse un "*Tangi*" solennel. Cette cérémonie, comme la plupart des pièces de théâtre, se compose de trois actes. Dans le premier, on crie, on pleure, on sanglote, on hurle même. Le second est composé de poignées de mains, de discours pleins d'éloges et de termes affectueux, et de chants empruntés au récit fait par les vieillards sur les grandes réceptions d'autrefois. Le troisième acte, qui est naturellement le couronnement de la pièce, consiste en un festin des mieux conditionnés. Ce drame héroï-comique nous fût joué à la perfection; et je vous garantis que la longueur des discours nous fit comprendre cette parole d'un de nos missionnaires: "Le Maori est né orateur, comme l'Italien est né musicien."

Pour vous donner une idée de l'éloquence de ce peuple, je vais analyser le premier discours que nous adressa *Raumati*; vous serez étonnés comme nous de sa science et de sa soumission à l'Eglise.

Voici d'abord le commencement qui servait aussi de rebrain à chaque paragraphe de son sermon. Je traduis presque mot pour mot:

Venez à nous, ô vous, les prêtres élus du Très-Haut, pour opérer dans les peuples l'œuvre de la Rédemption. Venez à nous! Nous sommes pauvres: dans votre cœur reposent les richesses du ciel. Nous sommes dans les ténèbres: sur votre front brille l'étoile qui conduisit les Mages au berceau de Jésus.

Venez à nous! Que les vents se taisent, que la mer cesse son triste murmure sur les sables!... Que les tombes de nos ancêtres et de nos vaillants guerriers s'entrouvrent pour leur laisser entendre la parole de paix et de salut! Salut des âmes! Salut des corps! Salut des individus! Salut des nations: voilà l'œuvre de Jésus, voilà l'œuvre de ses envoyés!...

Et en parlant ainsi, notre orateur se promenait, s'arrêtait, gesticulait, fixait sur nous des regards étincelants d'allégresse. Puis il entama son sujet. C'était la *divinité* de l'Eglise qu'il entreprenait de démontrer à son peuple. Il parcourut et interpréta avec habileté toutes les prophéties relatives au Messie. Arrivé à la statue de Nabuchodonosor, brisée par la pierre qui s'échappe de la montagne, il eut un mouvement de splendide éloquence:

O pierre! roule! roule! abats ce monstre qui a régné sur l'univers! Que les trônes s'écroutent sur les trônes, que les couronnes tombent!... Voici le vrai Roi de la terre!... Voici le seul conquérant qui mérite les hommages des peuples!...

Et d'un mot, se transportant aux siècles présents:

A Rome, à Rome, l'empire avec les clefs! à Rome, à Rome, la couronne avec les débris du manteau des vieux empereurs! Elle seule règne et gouverne! Elle seule est la pierre qui brise les idoles du cœur et de l'esprit.

Sur ce, notre brillant narrateur traça un portrait de Jésus-Christ que je voudrais bien pouvoir reproduire en entier, pour l'exposer à votre légitime admiration. Rien n'y fut oublié; mais ce qu'il s'attacha à faire ressortir, ce fut le caractère divin de sa prédication: le bien qu'elle fait à l'âme, les efforts qu'elle réclame, le but qu'elle promet; puis, à côté de cela, les folles et ardentes convoitises du cœur humain et les victoires de grâce; la petitesse des moyens employés par Jésus-Christ pour établir son Eglise, et la grandeur des résultats. Tout cela fut étudié avec soin et expliqué sans l'ombre d'une erreur.

Après avoir conclu à la divinité de l'Eglise catholique, il se tourna subitement vers nous et nous apostropha ainsi:

Maintenant, j'ai fini mon rôle. C'est à vous, prêtres de l'Eglise, de nous enseigner et de nous conduire. J'ai été appelé par Dieu à conduire ce peuple vers la vérité et vers le repos. Aujourd'hui il se reposera tranquille, comme les brebis, en la présence de leur pasteur. Donnez-lui le pain des anges et il grandira pour Dieu et pour son Eglise.

Après un pareil discours, qui dura bien deux heures (et l'on ne songeait pas à dormir, je vous assure), la réponse était facile. Elle fut faite avec délicatesse et talent par notre cher Père Supérieur. Son discours fini, il s'étend sur sa natte.

\* \* \*

Le grand chef de la tribu des *Ngatiruanui*, *Ngawaka Taurua*, vénérable vieillard, se lève alors et nous pose quelques questions sur l'influence actuelle de la foi catholique dans le monde. Satisfait de nos réponses, il somme *Raumati* de s'expliquer devant tous sur la mission qu'il s'est donnée. Comme le premier, son second discours fut long et magnifique. Il déclara la guerre aux superstitions maories et affirma qu'après Jésus-Christ, tout prophète était un imposteur, l'ère des prophéties étant close par la naissance et la mort du Sauveur.

Mais, ajoute-t-il, l'esprit de Dieu souffle où il veut, et quand il veut régénérer un peuple, il se sert d'un homme pour opérer cette délivrance. Jean-Baptiste a prêché la pénitence et il a ouvert la voie à Jésus-Christ; j'ai prêché à mon peuple et j'ai ouvert la voie au prêtre catholique.—Voilà toute ma mission: elle est finie. Quant à l'origine de cette mission, je ne la confierai qu'au prêtre. Ce que je puis dire, c'est qu'elle remonte à dix ans environ, et que ma volonté n'y est pour rien. Mon dernier appel à ma tribu est ce mot: Au Baptême! Au Baptême!

Un vieillard proposa alors de baptiser tous les enfants; un autre posa la même question sur les mariages, qui fut résolue. Le dimanche 17 oc-







—Pour éviter tout ennui, je ne veux plus de nouveaux pensionnaires dans mon hospice avant une nouvelle loi sur les aliénés.  
—Docteur, celui-ci est un fou avéré : c'est un veuf qui veut épouser sa belle-mère !

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 257.—ENIGME  
Enfant de l'art, enfant de la nature  
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir.  
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,  
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

No 258.—CHARADE  
Chez la femme un bel Un rend meilleur le  
L'Inde a, pour son malheur, le culte de l'En-  
[Dernier. tier.  
SYLVIO.

SOLUTIONS :

No 256.—Les mots sont : Brochet, Roche, Broche, Rochet.

ONT DEVINÉ :

Dme C. Roy, Côte-des-Neiges ; Félicité Bernard, St-Jean-Chrysostôme ; A. P. L., Rimonski ; Mlle Délina Fluet, Détroit ; Cy. Brochu, A. Lauzier, E. Lauzier, Québec ; J. A. Bernier, Mme Herrmann, Dme W. Dufault, Alphonse Malbœuf, Ivan et Sylvio, Montréal ; Mlle N. Legris, St-Henri.

SALONS DE MODES

752, rue Sainte-Catherine, Montréal

Mademoiselle Champagne est à préparer, pour la saison d'été, un grand choix de chapeaux pour Dames et enfants, garnis dans un genre nouveau et tout à fait distingué.

Des modistes venant de New-York sont toujours à la disposition des Dames et Demoiselles pour Robes, Manteaux, Chapeaux, etc., etc.

Une visite est sollicitée.

752—Rue Ste-Catherine—752

LOTERIE NATIONALE

PROCHAIN TIRAGE :

Mercredi, 15 juin 1887

Pour billets, informations, etc., etc., s'adresser au secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,  
19, rue St-Jacques, Montréal.

Renversement des blagues géantes  
Surpassées par l'eau de St-Léon

A. H. M. Colville, marchand et agent de l'eau St-Léon.

MONSIEUR.—Une maladie de reins m'a affligé pendant des années. Quelques heures de travail me fatiguaient. J'essayai Warner et autres remèdes patentés, emplâtres, etc. Je n'en étais que pis. Enfin j'essayai votre Eau de St-Léon, j'en bus pendant deux semaines ; les douleurs dans les reins sont toutes disparues ; je puis travailler maintenant toute la journée ; j'ai jeté par la fenêtre les drogues et les emplâtres.

JAMES BAIN,  
5 Clara Street, Toronto.

Cette inappréciable eau naturelle est en vente chez tous les détailliers à 25c le gallon. Aussi en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON  
4, CARRE VICTORIA,  
Téléphone 1432 MONTREAL

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'EPARGNE

2014

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

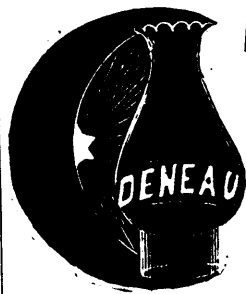
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

LA MAISON

T. R. BARBEAU

Est reconnue pour tenir les plus beaux Tweeds et les Serges de toute nuance. Le département des commandes est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON. C'est tout dire

1899 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL



MAISON du BON MARCHÉ

A CEUX QUI ENTRENT EN MENAGE !

Un splendide service à dîner.....	\$9.00
Notre nouveau service à thé.....	2.75
Un superbe service de chambre.....	2.25
Un magnifique service à déjeuner.....	3.50
Notre nouveau set à l'eau.....	1.75
Nos lampes élégantes pour bibliothèques de.....	\$3.00 à 6.00
Nos nouvelles "vase lampes".....	1.75
Set à liqueur.....	\$1.25 à 2.50
Un magnifique huilier.....	3.50
Notre nouveau cabaret.....	1.25
Nos nouvelles lampes.....	1.25
Nos portes-fruits à cristal de couleurs.....	0.75
Nos plateaux.....	0.90
"Sets à l'eau superbes.....	1.75
Porte-gâteaux.....	1.00
Nouveaux marinadiers.....	1.50
Un magnifique beurrier.....	2.50

A VISITER AU MAGASIN CENTRAL

L. DENEAU,  
2023—RUE NOTRE-DAME—2023

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, sans égale dans le monde entier, précieuse et utile, légère, rapide, simple et solide ! En en faisant l'essai, vous l'adoptez. Agence LEVERT, envoi-gnure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande afoillité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.

Chester's Cure !

Pour la Toux Rhumes  
L'Asthme Bronchites Catarre  
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,  
461, rue Loganetière, Montréal  
Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouvez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Nombres et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.  
Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.  
Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.  
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 6—Pour la teigne.  
Savon No 7—Pour maladie de la barbe.  
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 9—Contre les rhumatismes.  
Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.  
Savon No 11—Désinfectant.  
Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.  
Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGES,  
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 36 Montréal

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 7 mai 1887

## JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

Monsieur René, répliqua la jeune fille d'une voix triste, vous ne comptez pas assez avec vos ennemis secrets ! Rappelez-vous ces deux hommes venus chez vous pour y voler une lettre, et pour glisser à sa place dans l'enveloppe qui la renfermait la note que vous connaissez et qui rendait votre condamnation certaine si elle avait été mise sous les yeux de vos juges.

—C'est pourtant vrai... murmura le pseudo-maitre d'hôtel.

Berthe reprit :

—Depuis hier, après avoir entendu parler ce misérable que vous nommez Jean-Jeudi et dont nous sommes obligés de nous servir, je le reconnais tout en le déplorant, j'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi...

—Quel intérêt guidait ces gens qui venaient dérober chez vous un papier, et qui ne touchaient point aux billets de banque et à l'or placés près de ce papier ?

—Assurément ce n'étaient pas des voleurs ordinaires.

—Que voulaient-ils ?

—Faire disparaître la preuve écrite d'un crime dont ils se sont rendus coupables autrefois, cela saute aux yeux.

—Leur présence à la place Royale, démontre jusqu'à l'évidence que ce sont eux qui vous ont fait arrêter par la police...

—Vous avez été sauvé contre leur attente, mais soyez certain qu'ils ne se découragent pas...

—On vous surveille, on vous guette. Croyez-le bien, on cherche une nouvelle occasion de vous perdre, définitivement cette fois, et, si cette occasion tarde trop à se présenter, on la fera naître... Voilà pourquoi je tremble...

—Vous exagérez, mademoiselle... répliqua le mécanicien.

—J'exagère ? répéta Berthe. Prouvez-le-moi... Je ne demande pas mieux d'être rassurée... Je redoute des embûches qui nous empêchent d'arriver à notre but... Démentez-moi que j'ai tort.

—Je crois comme vous que la surveillance dont vous parlez existait en effet... dit le mécanicien. Oui, l'un des coupables du crime commis autrefois a su que j'arrivais à Paris et que je possédais un brouillon de lettre compromettant pour lui... Il a trouvé moyen de supprimer ce brouillon... Son but est atteint... Pourquoi s'occuperait-il de moi désormais ?

—Parce que vous êtes dangereux et parce qu'il le sait...

—Eh bien ! j'accepterai la lutte...

—Cet homme sera le plus fort, car il doit être haut placé...

—Croyez-vous donc à l'exactitude absolue du récit de Jean-Jeudi.

—Je crois qu'il ne se trompe pas en accusant le duc Georges de la Tour-Vaudieu d'avoir été jadis l'un des assassins du médecin de Brunoy.

—Eh ! mademoiselle, j'ai acquis aujourd'hui la preuve que les initiales sur lesquelles se base la croyance de Jean-Jeudi n'ont pas, ou tout au moins peuvent ne pas avoir le sens qu'il leur attribue...

—Vous deviez aller chercher des papiers rue de la Reynie... Les avez vous ? demanda l'orpheline.

—Pourquoi ?

René raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

—C'est une fatalité ! s'écria Berthe. Mais il nous reste la ressource de mettre Jean-Jeudi en présence de M. de la Tour-Vaudieu.

—La fatalité continue ! Le sénateur est absent de Paris... en voyage... d'où résulte selon moi la preuve qu'il n'était point l'un des deux hommes que vous avez vus dans mon logement, place Royale...

Berthe eut un geste de découragement.

—Et cette femme que Jean-Jeudi croyait reconnaître ?... fit-elle ensuite.

—Mistress Dick Thorn ?

couvre et se dévouait généreusement à la tâche entreprise, comme s'il eût été lui-même un des enfants de Paul Leroyer, le condamné, le martyr.

—Et maintenant que comptez-vous faire ? demanda l'orpheline.

—Guetter l'occasion et agir...

—Que pensez-vous de cette femme ?

—Rien encore, mais je vais observer et mon opinion se formera vite... Tenez-vous prête à tout événement... Jean-Jeudi sera chargé de vous transmettre mes communications s'il y a lieu...

—Puis-je avoir confiance en lui ?

—Je l'espère... son intérêt, (du moins il le croit), est d'accord avec le nôtre, et d'ailleurs il nous est impossible de prendre un autre intermédiaire. Ah ! j'oubliais de vous parler d'une chose qui m'intrigue beaucoup...

—Laquelle ?

—Le fils du duc de la Tour-Vaudieu connaît cette femme et fréquente son logis.

—Ce jeune avocat qui vous a si bien défendu ?

—I... même...

—Mon Dieu ! murmura Berthe. Que de mystères !

—Il est certain que tout ça, c'est la bouteille à l'encre, mais peut-être finirons-nous par y voir un peu clair...

—Avez-vous songé à cette folle qui demeure dans votre maison ?

—Je vais m'en occuper ce soir même... Dinons vite et ensuite je volerai à la place Royale où j'ai quelques préparatifs à faire pour me présenter demain matin chez mistress Dick Thorn.

XL

Le repas ne se prolongea guère.

Vers huit heures, René quitta la rue Notre-Dames-des-Champs pour retourner chez lui.

Chemin faisant il réfléchit à ce que Berthe lui avait dit ; il fut bien forcé de s'avouer qu'un ennemi inconnu devait épier en effet ses moindres démarches, et il résolut de faire perdre sa piste à cet ennemi.

Ceci, d'ailleurs, lui semblait facile.

Arrivé place Royale il entra chez la concierge qui, naturellement, ne le reconnut pas.

—Comment ! c'est vous, monsieur René ! s'écria-t-elle quand il se fut nommé. Ah ! par exemple ! en voilà une métamorphose ! Habit noir, cravate blanche et des favoris comme un garçon de café ! Est-ce que vous êtes passé notaire ?

—Non, madame Biju... répondit le mécanicien en riant.

—Alors, vous arrivez de la noce et vous êtes garçon d'honneur ?

—Pas d'avantage ; je viens d'être nommé inspecteur des ateliers d'une grande usine.

—La place est bonne ?

—Excellente, mais il faut de la tenue... beaucoup de tenue. Aussi, vous voyez.

—Ah ! le fait est que vous êtes superbe !

—L'usine est en province, et je m'appête à partir...

—Vous partez, mais j'espère bien que vous ne donnez pas congé ?...

—Oh ! pas le moins du monde... Il ne s'agit que d'une absence plus ou moins longue...

—A la bonne heure... Ah ! c'est que, voyez-vous, je tiens à vous comme locataire...

—Autant que, de mon côté, je tiens à vous comme concierge... Sympathie réciproque, ma-



“Elle n'est plus ici !” balbutia le mécanicien étourdi par ce dernier coup. — (Page 108, col. 2).

—Oui...

—Elle est l'unique cause du changement que vous avez remarqué dans mon apparence... C'est pour elle que je suis rasé de près, vêtu de noir et cravaté de blanc. Demain matin j'entre à son service.

—Vous !... s'écria la jeune fille stupéfaite.

—Parfaitement bien, mademoiselle... En qualité de maître d'hôtel et d'homme de confiance, sous le pseudonyme de Laurent.

—Que signifie cela ?

Un nouveau récit mit Berthe au courant, et provoqua chez elle un vif enthousiasme pour les prodigieuses ressources que René trouvait dans sa féconde imagination.

Certes, le mécanicien n'était ni un ami banal, ni un allié vulgaire...

Il se donnait tout entier et de tout cœur à son





